

Recherches sociographiques



José E. IGARTUA, *Arvida au Saguenay : Naissance d'une ville industrielle*

Michael R. Smith

Volume 38, numéro 3, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057174ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057174ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Smith, M. R. (1997). Compte rendu de [José E. IGARTUA, *Arvida au Saguenay : Naissance d'une ville industrielle*]. *Recherches sociographiques*, 38(3), 592–595. <https://doi.org/10.7202/057174ar>

BANERJEE, qui reprend les résultats d'une étude qualitative réalisée auprès des agents de probation dans le cadre d'une consultation en 1992 en vue « d'élaborer un plan d'action à l'égard de la clientèle correctionnelle appartenant à des communautés culturelles de la direction générale des services correctionnels » (p. 296) ; le second vient de Marie BEAULIEU et porte sur « les pratiques d'intervention psychosociales auprès des jeunes issus de différents groupes ethniques » (p. 322). Dans l'ensemble, cette section offre l'avantage de présenter des données qualitatives originales sans toutefois que les interprétations et les recommandations formulées par leurs auteurs ne viennent bouleverser l'univers de nos connaissances savantes et moins savantes. Enfin, de la section portant sur les prisons, on retiendra surtout l'article de Marcel KABUNDI. Cet agent de recherche au Service correctionnel du Canada et du ministère du Solliciteur général du Canada reproduit des statistiques éloquentes pour quiconque se préoccupe de l'évolution de la population carcérale identifiée à une origine dite ethnoculturelle ainsi qu'à la représentation des minorités visibles à l'emploi du service correctionnel. Malheureusement, l'article de GITTENS et David COLE, les coprésidents de l'importante commission sur le racisme systémique dans le système de justice pénale en Ontario, tombe à plat dans la mesure où il est extrait d'un rapport provisoire de cette Commission datant de 1994, dont l'intérêt est mince en comparaison du rapport final publié en 1995 et qui, lui, est fort bien documenté.

Mylène JACCOUD

*École de criminologie,
Université de Montréal.*

José E. IGARTUA, *Arvida au Saguenay : Naissance d'une ville industrielle*, Montréal et Kingston, Presses universitaires McGill-Queen's, 1996, 275 p.

Après avoir été contraint par des mesures antitrust de se détourner de la fabrication du tabac, James Duke s'est concentré sur la production d'énergie hydro-électrique. Cet intérêt l'a amené à l'île Maligne où il s'est associé à Sir William Price, président de la compagnie des produits forestiers du Saguenay du même nom. Price avait besoin d'hydro-électricité pour alimenter l'une de ses usines de pâtes et papiers. Il était clair toutefois que la production d'électricité de l'île Maligne dépasserait de loin les besoins de l'usine de Price. Pour des raisons qui ne sont pas parfaitement claires, il fut impossible de vendre l'électricité à la *Shawinigan Water and Power Company* pour qu'elle la distribue dans le centre du Québec. Quant aux coûts de transmission, ils empêchaient de vendre cette électricité aux distributeurs de la Nouvelle-Angleterre. Cela ne laissa pas d'autre choix que la production d'aluminium, processus à forte intensité énergétique dont Duke avait déjà une certaine expérience. En 1925, la *Duke-Price Power Company* signa un contrat avec Arthur Vining Davis de l'*Aluminum Company of America* (Alcoa) afin d'alimenter en électricité une usine d'aluminium devant être construite dans la région. Plus tard dans l'année, Duke mourut et Alcoa se porta acquéreur de la majorité des actions de

la compagnie d'électricité. Arvida, dont le nom reprend les premières lettres des prénoms et noms de Davis, fut construite pour loger les travailleurs de l'aluminium.

Au début des recherches menées par l'Alcoa sur la possibilité de construire une usine, on pensait que le Saguenay constituait un réservoir de main-d'œuvre abondante et bon marché. Dans les premières années d'existence de l'usine, on eut la preuve du contraire. La main-d'œuvre locale disponible s'avéra inadaptée. Même à la fin des années 1940, peu d'enfants de la région du Saguenay fréquentaient l'école au-delà de la 7^e année et quand ils y allaient, ce n'était pas avec une grande régularité (p. 24). On peut sans doute affirmer que le meilleur indicateur du faible degré d'instruction de la population réside dans l'absence de pénétration de nouvelles techniques dans cette région essentiellement rurale, où les méthodes agricoles étaient relativement en retard (p. 18-19). De plus, l'Alcoa avait besoin rapidement d'une abondante main-d'œuvre, des travailleurs du bâtiment pour commencer, puis des opérateurs et des employés affectés à l'entretien. En matière de qualification, en 1927, le Saguenay était incapable de fournir des employés connaissant la production d'aluminium. Pas plus qu'il ne pouvait fournir le grand nombre de membres de corps de métiers dont on avait besoin dans la construction de bâtiments. Sans doute la région aurait-elle pu fournir des travailleurs, mais la direction de l'usine s'est heurtée à la réticence de la main-d'œuvre locale à rechercher du travail à l'usine. Ce désintérêt était particulièrement prononcé, sans toutefois s'y limiter, pour les emplois à l'intérieur dont les conditions de travail étaient plutôt médiocres (p. 62-63).

Au début des années 1920 par conséquent, l'usine n'aurait pas pu être construite ni fonctionner avec la main-d'œuvre disponible dans la région. Tel est essentiellement le point de départ de l'argumentation d'Igartua. En raison de l'insuffisance des travailleurs locaux, la plupart des nouvelles recrues furent importées de l'extérieur du Saguenay (plus de 80 %), et une bonne proportion de l'extérieur du Québec (environ 50 %). Arvida fit donc venir un important contingent anglophone et protestant dans cette région à prédominance francophone et catholique, avec les conséquences qu'on pouvait prévoir. Tout d'abord, la ville fut divisée entre le quartier des Anglais où vivaient les cadres, et le quartier ouvrier. De fait, la ségrégation résidentielle était bien moins marquée que l'on pourrait être porté à le croire. Même dans les premières années d'existence de l'usine, un certain nombre de francophones et d'ouvriers vivaient dans le quartier des Anglais et beaucoup de non francophones, dans le quartier ouvrier (p. 124-128). Il n'en reste pas moins que les divisions sociales étaient incontestables. Deuxièmement, et malgré la difficulté à trouver de la main-d'œuvre locale, le recrutement de non-francophones fut une mesure que les groupes d'intérêt locaux, notamment le Conseil central des syndicats de Chicoutimi, furent trop heureux d'exploiter (p. 63). Troisièmement, de par sa vulnérabilité face aux syndicats internationaux (compte tenu du grand nombre d'employés non catholiques), l'église locale chercha à tout prix à évincer les influences extérieures et à insérer le syndicat local dans la Confédération des travailleurs catholiques du Canada. C'est ainsi qu'une section de la CTCC fut reconnue à l'usine en 1937.

Quoi qu'il en soit, l'usine et la ville devinrent de plus en plus saguenéennes. Igartua attribue ce phénomène à deux grands facteurs. D'abord les Saguenéens restaient généralement à l'usine plus longtemps que la main-d'œuvre dans son ensemble. Mais surtout, un petit nombre d'employés originaires du Saguenay restèrent à l'usine bien au-delà de l'important roulement des premières années. Deuxièmement, les pratiques d'embauche de l'entreprise (alors l'Alcan) étaient plus sélectives dans les années 1930. En vertu des migrations nécessaires, les employés de l'extérieur de la région étaient généralement célibataires. Mais dans le contexte de la Grande Crise, l'entreprise préférait les hommes mariés avec famille, ce qui dans la pratique signifiait des hommes de la région. De plus, pour répondre aux pressions locales, l'entreprise adopta une politique accordant la préférence aux candidats d'Arvida et des localités avoisinantes et elle raffermit sa position en demandant aux employés en place de proposer d'éventuels nouveaux employés (p. 76-77).

Selon Igartua, le processus de prise de la greffe Arvida sur l'entité saguenéenne était plus ou moins terminé au moment où éclata la grève de 1941 (p. 225), dont les origines semblent attribuables à un concours de circonstances. Le taux de rémunération dans la section de l'usine qui produisait de l'aluminium englobait une prime de rendement. Mais la difficulté des opérations variait entre différents types de cuves. Et l'entreprise réagit en calculant les primes au rendement selon le type de cuve. Or ces différences étaient une profonde source de mécontentement. En 1941, les relations de travail furent encore complexifiées par une hausse marquée du coût de la vie et par les difficultés qu'éprouvaient les contremaîtres à gérer un effectif ayant pris beaucoup d'ampleur en raison de la guerre et dont les caractéristiques leur étaient assez étrangères. Enfin, aux conditions de travail généralement médiocres régnant dans la salle des cuves, est venue s'ajouter une canicule qui sévit juste avant le déclenchement de la grève.

Pour Igartua, l'importance de la grève tient plus à ses conséquences qu'à ses causes. Cette grève survenait en période de guerre dans un secteur d'activité essentiel à l'effort de guerre. C.D. Howe réagit à la nouvelle de la grève en déclarant que c'était un acte de sabotage et en l'associant à la présence d'un étranger. Mais la région du Saguenay se porta à la défense de la loyauté des travailleurs d'Arvida. Les journaux locaux publièrent des éditoriaux en leur faveur. Même les dirigeants politiques des différents partis se portèrent à leur défense. Dans les délibérations de la commission d'enquête sur la grève, on peut lire, sans trop y croire, que « Policiers, cadres, contremaîtres et travailleurs se disent incapables d'identifier les meneurs de la grève » (p. 222). Tout le Saguenay se mobilisa à la défense d'Arvida, selon Igartua, « raffermissant ainsi l'appartenance des travailleurs à la société régionale et à ses valeurs » (p. 196). Cette conclusion, même si elle est plausible, dépasse de loin les données de l'auteur. Aucune allusion n'est faite aux effets de la grève sur les attitudes des travailleurs de l'Alcan à l'égard du reste de la population du Saguenay.

Dans son introduction, Igartua s'emploie brièvement à situer son étude dans le cadre de deux grands problèmes théoriques : le développement d'une « co-intégration » entre un système de production dirigé depuis l'extérieur du Saguenay

et un système de reproduction sociale concentré dans la région (Gérard BOUCHARD) ; et la façon dont la classe ouvrière « s'institue » (E.P. THOMPSON). De fait, même si le livre a un rapport plutôt vague avec ces deux enjeux, on n'y trouve aucune tentative d'analyse systématique. En revanche, il constitue une histoire sociale très intéressante d'Arvida et de son usine depuis le début des années 1920 jusqu'à 1941. Cela en soi n'est pas un mince exploit.

Michael R. SMITH

Département de sociologie,
Université McGill.

Lucie MERCIER et Renée BOURBONNAIS (dirs), *Le travail et l'emploi en mutation*, Actes du colloque *Le travail aujourd'hui : discontinuités et opportunités*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1996, 181 p. (Les cahiers scientifiques, 87.)

Comme tous les actes de colloque, *Le travail et l'emploi en mutation* regroupe des textes dont les préoccupations, les approches et les méthodes sont tout à fait différentes. Le texte d'introduction de Lucie MERCIER définit la problématique générale qui devrait servir de fil directeur pour la lecture de l'ensemble des contributions, et cette problématique est centrée sur le thème des mutations. Il invite à placer l'individu au cœur des analyses, et propose un excellent tour d'horizon des différentes facettes des mutations actuelles dans le domaine du travail et de l'emploi. Il ne réussit pas vraiment, cependant, à unifier la présentation de l'ensemble des contributions parce que certaines ne sont pas vraiment inspirées par le thème des mutations. L'article d'Angelo SOARES sur « Le (non) choix d'être caissière » et celui d'Aurélié DELAURIÈRE sur « La promotion de carrière entre plaisir et souffrance : les cadres de premier niveau » sont en effet des études de professions particulières, actuelles et intéressantes, mais non centrées sur les mutations qu'elles peuvent subir.

L'étude de Soares est basée sur l'analyse d'entrevues de caissières et de gestionnaires de supermarchés au Brésil et au Québec. Trois thèmes sont approfondis : le choix professionnel comme tel, le profil idéal recherché par les gestionnaires et le contrôle du temps des caissières. Les deux premiers thèmes veulent éclairer la persistance de la ségrégation professionnelle sur le marché du travail et mettent en évidence le poids des stéréotypes sociaux dans le choix de la profession et la sélection des candidats à cette profession. Quant à la troisième dimension étudiée, le contrôle du temps, il me semble que l'analyse reste incomplète. On constate d'abord des différences frappantes entre le Brésil et le Québec : le marché brésilien est organisé sur la base de postes à temps plein alors que le Québec fonctionne surtout avec des postes de caissières à temps partiel. Cette différence est nommée mais pas vraiment explorée. L'auteur présente l'intérêt de ce type d'études par la nécessité de mieux étudier les emplois de cols roses et de reconnaître la pénibilité de leurs con-